

Les chutes à Joubert



Cette carte postale est la seule représentation connue du moulin à farine et du moulin à scie que construisit, entre 1856 et 1860, le colon Félix Proulx dit Clément pour mettre à profit les chutes qui encadraient l'île sur la rivière Petite Nation où il s'était établi. On aperçoit à gauche, la meunerie et à droite, le moulin à scie.

Les ruines qui se dressent devant vous sont celles d'un barrage hydroélectrique érigé dans les années 1920 par la Compagnie électrique de Papineauville. La cataracte que vous observez à votre droite atteste de la puissance du courant, d'où l'idée de harnacher l'énergie de cette rivière. La Compagnie électrique de Papineauville s'engagea dans la construction du barrage à la condition que l'administration du village de Ripon achète ses kilowatts. Ripon a été parmi les tout premiers villages de la Petite-Nation à être électrifié, dès l'ouverture de la petite centrale, en 1925. Gatineau Electric Light et Gatineau Power en furent successivement les propriétaires jusqu'à la nationalisation de l'électricité par le gouvernement du Québec, en 1963.

Les chutes à Joubert... ou à Neveu

Le site enchanteur qui ravit en ce moment vos yeux est connu sous le nom de chutes à Joubert, mais aussi de chutes à Neveu, d'après la famille qui résidait en face, et qui a donné son nom au premier pont à enjamber la rivière Petite Nation.

Le moulin de Félix

Ce lieu abrite également une autre histoire, celle de Félix Proulx dit Clément qui, en 1856, déménage de Sainte-Marthe de Vaudreuil avec son épouse Olympe Labre et ses trois enfants sur l'île faisant partie du lot 31, qui sépare le canton de Ripon de la Seigneurie de la Petite-Nation. Les Proulx font partie de la première vague de colons avec les Séguin, les Sabourin, les Brazeau, les Dicaire, qui occupent des lots voisins. Dès son arrivée, Félix Proulx érige un moulin à farine qui dessert les colons de la côte Saint-Pierre, dans la Seigneurie, aussi bien que ceux du township de Ripon et Hartwell. Les colons n'ont plus à se rendre à Papineauville pour moudre leur grain et se procurer de la farine. Fort du succès du moulin à farine, Félix Proulx bâtit sur le même site un moulin à scie en 1860.



En 1916, les fils de Joseph Joubert vendent la propriété et ses bâtiments à la Compagnie électrique de Papineauville, qui y érigea au début des années 1920 une petite centrale électrique desservant Ripon, Saint-André-Avellin et possiblement Chénéville.



Vue d'ensemble des installations de la Gatineau Power. À gauche, la maison des gardiens, au centre, la centrale avec sa salle des turbines, à droite, sur un promontoire, une écurie.

Félix Proulx meurt en mai 1864. Hercule Chéné épouse sa veuve au mois de novembre suivant. Il devient ainsi propriétaire des moulins à farine et à scie, dont il se départira en 1867 au profit de Joseph Joubert, qui était meunier à Papineauville. Trois de ses fils, Joseph, Philippe et Élie, exploiteront tour à tour les deux moulins jusqu'à la vente à la Compagnie d'électricité de Papineauville en 1916. Les Joubert habitaient la maison construite par Félix Proulx sur l'île du lot 31, qu'occuperont par la suite les opérateurs et gardiens du barrage, Geoffrey Tassé et Raoul Whissell, jusqu'à sa démolition, en 1953.



L'ancienne maison des Joubert, qui dominait l'îlot derrière le barrage, a connu bien des additions au fil des générations pour devenir une imposante demeure. Du temps de la Gatineau Power, les surveillants Raoul Whissell et Geoffrey Tassé y logeaient.



Comité du
patrimoine
de Ripon

Vous trouverez plus de détails sur ce sujet dans le livre *Ripon, j'ai la couleur d'une rivière*.

Source : Comité du patrimoine de Ripon (2020)

Voir sur le site www.patrimoineripon.ca l'emplacement des autres panneaux du patrimoine.

Ce panneau a été réalisé avec le soutien financier du Fonds culturel de la MRC de Papineau.

Un couvent, deux écoles



Le couvent, vu ici de la face sud, a été inauguré en 1922. Construit spécifiquement pour héberger les religieuses – dont les trois premières arrivées à Ripon, la mère supérieure Marie du Calvaire, sœur Marie du Carmel et sœur Angèle de Jésus –, il possédait au rez-de-chaussée quatre classes bien éclairées par les larges fenêtres.

C'est le curé Jacob Guay qui convainc la Commission scolaire de Ripon d'approcher une communauté de religieuses enseignantes pour qu'elles assurent la formation des jeunes du village de Ripon, dans la vieille école surpeuplée. Pour attirer les sœurs des Saints Cœurs de Jésus et de Marie, on promet de leur construire « un joli couvent » sur un terrain cédé par la Fabrique. La construction débute en 1920, et les religieuses s'installent en 1922 au deuxième étage, où elles disposent d'une chapelle dont elles prennent un soin jaloux.



Les sœurs logeaient à l'étage de l'immeuble, où elles avaient une petite chapelle qu'elles entretenaient avec soin, pour y faire leurs dévotions. Les religieuses ont délaissé le couvent en 1973, et la dernière religieuse enseignante, sœur Thérèse-Marguerite (Aline Asselin), a quitté Ripon en 1978.

Le rez-de-chaussée est divisé en quatre classes, réparties entre deux « écoles ». Celle appelée Saint-Cœur-de-Marie occupe trois classes dans lesquelles les religieuses éduquent les petits et les filles plus âgées; on y accède par l'entrée sud. L'école Dollard, dont la porte d'accès est au nord, ne comporte qu'une seule classe réservée aux garçons de la 6^e à la 9^e année, sous la responsabilité d'un instituteur. S'ajoutera éventuellement une deuxième classe pour garçons de la 3^e à la 5^e année, sous la responsabilité d'une enseignante laïque.



Les garçons plus âgés fréquentaient ce qu'on appelait l'école Dollard à l'intérieur du couvent. L'entrée en était située sur la face nord. En 1953, Fernand Lauzon, qui fut longtemps le seul instituteur, pose ici avec sa classe de la 6^e à la 9^e année : (de g. à dr.) Devant : Alain Sabourin, André Lavergne, Robert Larose, garçon Malette, Jean-Marc Labelle, André-Jean Sabourin. 2^e rangée : André Beauchamp, Bernard Deschâtelets, Robert Saint-Louis. 3^e rangée : Claude Therrien, Réjean Sabourin, Michel Sabourin. Derrière : Georges Therrien et Fernand Lauzon.

D'influence Second Empire, un style particulièrement prisé par les congrégations religieuses ayant vocation d'enseignement au début du XX^e siècle, le couvent se caractérise par son revêtement de briques. Les nombreuses lucarnes à pignon avec fenêtres à carreaux viennent rythmer le toit mansardé à quatre versants, recouvert de tôle à baguette dans la partie inférieure. Son clocheton argenté étincelant au soleil en fait un point de repère indéniable au centre du village.



L'institutrice Yolande Drouin a profité d'une belle journée d'hiver en 1958 pour poser avec des élèves devant l'entrée, sur la face sud, de l'école des filles, appelée Saint-Cœur-de-Marie.

Après le transfert des filles à l'école « moderne », en 1962, l'école Dollard occupe la totalité des classes du couvent jusqu'en 1973. Les religieuses délaissent le couvent cette année-là, et deux ans plus tard, la Caisse populaire de Ripon s'en porte acquéreur. En 2003, l'Institut québécois d'aménagement de la forêt feuillue achète l'édifice de la Caisse. Grâce à cet institut, maintenant intégré à l'Université du Québec en Outaouais sous le nom d'Institut des sciences de la forêt tempérée (ISFORT), l'édifice retrouve sa fonction éducative.

La récolte de vocations

Sœur Imelda de Jésus (Justine Sabourin), de Ripon, arbore l'habit de sa congrégation religieuse, les Sœurs des Saints Cœurs de Jésus et de Marie (ss.cc.j.m.), avec sa cornette caractéristique. Même si sœur Imelda n'a pas enseigné au couvent, c'est sa congrégation qui a assuré, avec quelques titulaires laïques, l'éducation des enfants du village de Ripon à compter de 1918.



La présence en sol riponnais des sœurs des Saints Cœurs de Jésus et de Marie a donné le goût à plusieurs jeunes écolières de prendre le voile. Neuf filles nées ou ayant été élevées à Ripon ont prononcé leurs vœux dans cette communauté religieuse entre 1930 et 1960 :

- Jeanne Grosleau (S' Jeanne-Thérèse), fille de William Grosleau et de Marie-Louise Vallée;
- les sœurs Augustine (S' Louise-Marguerite) et Liliane Brazeau (S' Jeanne du Sacré-Cœur), filles d'Adélard Brazeau et de Marie-Louise Séguin;
- Justine Sabourin (S' Imelda de Jésus), fille d'Aristide Sabourin et de Sara Mireault;
- Claire-Alice Sabourin (S' Yvonne-Marie), fille d'Ernest Sabourin et d'Yvonne Legault;
- Denise Sabourin (S' Denise-Thérèse), fille d'Oscar Sabourin et de Maria Crégheur;
- les sœurs Gisèle (S' Marie-Gisèle) et Fernande Adam (S' Alfred-de-Jésus), filles du D' Alfred Adam et d'Évangéline Thibodeau;
- Lovina Courtemanche (S' Rose-Bernadette), fille de Charles Courtemanche et de Philomène Cléroux.

Pour en apprendre davantage, voyez le panneau patrimonial intitulé Le Couvent devant l'église ainsi que le panneau devant l'école actuelle.

Source : Comité du patrimoine de Ripon (2020)

Voir sur le site www.patrimoineripon.ca l'emplacement des autres panneaux du patrimoine.

Ce panneau a été réalisé avec le soutien financier du Fonds culturel de la MRC de Papineau.

L'école Saint-Coeur-de-Marie



Comme le voulait la coutume à l'époque, la nouvelle école du village a été bénie le 4 novembre 1961 par l'évêque auxiliaire du diocèse d'Ottawa, Mgr Paul-Émile Charbonneau, en présence des curés de la région et de la population. On reconnaît au premier plan (de g. à dr.) Yves Séguin, enfant de chœur; le curé Bélanger, de Chénéville; Mgr Charbonneau; le chanoine De Varennes, de Saint-André-Avellin; le curé Édouard Landry, de Ripon.

Au début des années 1960, on assiste à la fermeture des quatre dernières écoles de rang et à l'apparition des autobus scolaires jaunes qui sillonnent les paysages ruraux. Dans la foulée de cette centralisation voulue par le gouvernement provincial à la suite d'une première réforme scolaire naît une nouvelle école dans le village à l'automne 1961. Elle gardera le nom que portait, au couvent, l'école des filles, soit Saint-Cœur-de-Marie.

Les commissaires ont posé fièrement devant les nouveaux autobus jaunes qui amenaient dorénavant les écoliers à l'école flambant neuve: (de g. à dr.) Gérald Lavergne, président de la Commission scolaire de Ripon, Théophile Séguin, Conrad Sabourin, Rodolphe Séguin, Lorenzo Bédard et Conrad Beauchamp, secrétaire de la Commission scolaire.



La direction de cette école réservée aux filles, exception faite de la première année qui était mixte, reste sous la responsabilité des religieuses des Saints Cœurs de Jésus et de Marie jusqu'en 1973. La dernière religieuse à avoir été en poste, sœur Thérèse-Marguerite (Aline Asselin), titulaire de la classe de première année, quittera Ripon en 1978, clôturant ainsi 60 ans de présence des religieuses dans la vie scolaire de la municipalité. De leur côté, les garçons poursuivent leur scolarisation à l'école Dollard, qui occupe alors la totalité de l'ancien couvent, jusqu'à la transformation de l'école Saint-Cœur-de-Marie en école mixte, en 1973.

Avec l'arrivée du ministère de l'Éducation, on assiste à une restructuration du primaire et du secondaire. Après avoir fait leur primaire aux écoles de Ripon, soit Saint-Cœur-de-Marie et l'école Dollard, les élèves doivent obligatoirement être transportés soit à Chénéville, soit à Saint-André-Avellin.

L'école Saint-Cœur-de-Marie de Ripon, construite par l'entrepreneur Wilfrid Gauthier, de Masson, a été bâtie selon un modèle architectural imposé par le Département de l'instruction publique du temps, et qui permettait très peu de variantes. On retrouve ce même modèle dans de nombreux villages à la grandeur du Québec.

Cette école est la dernière à voir le jour sur le territoire de Ripon. Elle est à mettre en relation avec une des premières écoles, située au 43, rue Principale, face à l'église. Malheureusement, cet édifice n'existe plus, mais une photo du groupe d'élèves prise en 1915 en garde la trace. Il est intéressant de juxtaposer ces deux images et de constater l'évolution de l'architecture scolaire.



Quel contraste entre cette photo de 1915 et celle ci-dessous ! Deux écoles de village, deux groupes d'écoliers qui permettent de mesurer la marche du temps et son effet indéniable sur le système d'éducation, les styles architecturaux, voire l'allure et le comportement des écoliers.



La nouvelle école comptait une dizaine de classes réparties sur deux étages. Mais surtout, elle était dotée d'installations considérées comme essentielles pour l'ère moderne, une grande salle polyvalente et une estrade surélevée. La classe de 2^e année de l'institutrice Ghislaine Vallée – Mademoiselle Ghislaine, comme l'appelaient ses élèves – durant l'année scolaire 1970-1971 profite ici de la vaste cour de récréation.

Pour plus de détails sur l'éducation à Ripon, consultez le livre Ripon, j'ai la couleur d'une rivière.
Source : Comité du patrimoine de Ripon (2020)
Voir sur le site www.patrimoineripon.ca l'emplacement des autres panneaux du patrimoine.
Ce panneau a été réalisé avec le soutien financier du Fonds culturel de la MRC de Papineau.



Comité du
patrimoine
de Ripon

L'ancien hôtel de ville



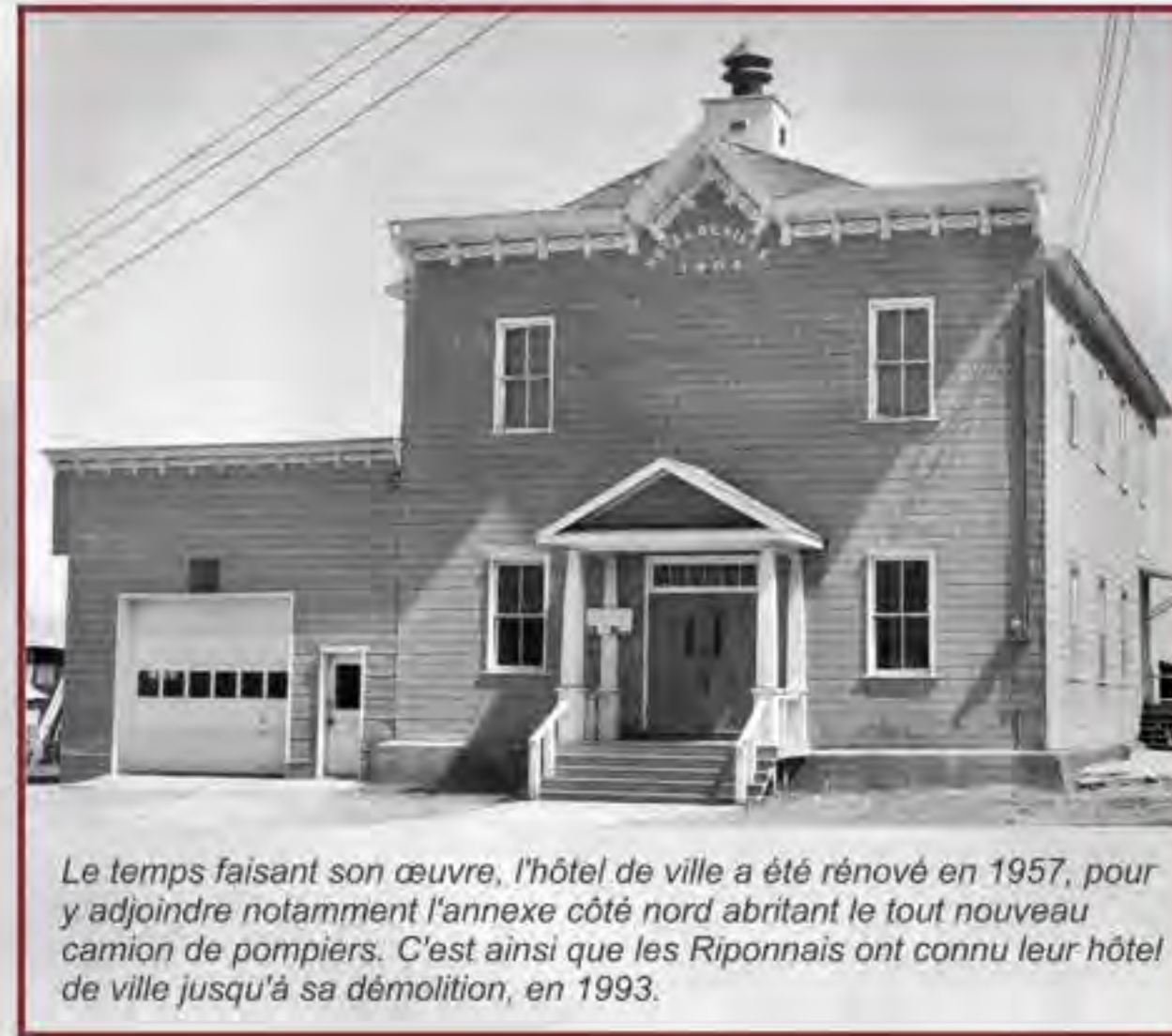
Construit en 1904, le bâtiment original avait fière allure pour l'époque. Un éditeur de cartes postales avait ainsi capté l'édifice pour la postérité, sans doute vers la fin des années 1910, début des années 1920.

Au fond de ce parc se dressait autrefois le premier hôtel de ville de Ripon, inauguré en 1904. Démoli en 1993, ce bâtiment tenait lieu de mairie, de salle de réception et de centre culturel. Les aînés se souviennent d'y avoir dansé à l'occasion d'une noce ou d'une fête, d'y avoir fêté le carnaval, d'avoir assisté à une assemblée politique, parfois houleuse, ou encore d'avoir ri ou pleuré à une pièce de théâtre ou à la projection d'un film.

Une salle à tout faire

L'hôtel de ville a abrité pour de courtes périodes des classes d'écoliers et le bureau du médecin Michel Beauregard, ainsi que la bibliothèque de Ripon. C'était aussi le lieu de rencontre des Fermières, lesquelles y tenaient leurs activités dans un local au deuxième étage. Leurs travaux d'artisanat faisaient l'objet d'une exposition annuelle. Il y eut même à une époque une cellule où le policier municipal pouvait enfermer les mécréants.

Le rez-de-chaussée était formé d'une grande salle. Les jours de fête, le plancher de bois franc était saupoudré d'acide borique pour améliorer le « swing » des danseurs. Au fond, des marches latérales donnaient accès à une estrade surélevée où se tenaient les séances des deux conseils municipaux, le village et le canton ayant alors chacun leur propre administration.



Le temps faisant son œuvre, l'hôtel de ville a été rénové en 1957, pour y adjoindre notamment l'annexe côté nord abritant le tout nouveau camion de pompiers. C'est ainsi que les Riponnais ont connu leur hôtel de ville jusqu'à sa démolition, en 1993.

Un bâtiment de belle tenue

Gâce à la carte postale, nous constatons que ce bâtiment de forme rectangulaire n'était pas dépourvu de certains ornements architecturaux. Posée sur un solage de maçonnerie éventuellement recouvert de ciment, sa façade, s'élevant sur deux étages, était percée de quatre fenêtres rectangulaires cadrées par un chambranle en bois; elles étaient disposées symétriquement de chaque côté d'un portique central. À l'origine, un balcon ornait le deuxième étage.



Les fêtes du village animaient la grande salle de l'hôtel de ville, au gré des saisons. À l'occasion de Noël, il était coutume de rassembler les centaines d'enfants du village et des rangs pour le passage du père Noël (Gérard Richer) et de la Fée des étoiles (Lucie Sabourin), comme dans cette photo de décembre 1958. L'abbé Bonneville, au centre, participait à la rencontre, en compagnie du sergent Vermette, de l'agent Gérard Jeanrie et de Rodolphe Sabourin.

A l'occasion de travaux de réfection, un fronton isocèle a été ajouté au portique, supporté par quatre colonnes. La porte à deux panneaux est coiffée d'une imposte (châssis fixe au-dessus de la porte). L'édifice de bois a été recouvert de papier brique de couleur gris-bleu lors de rénovations faites vers la fin des années 1950, entre autres pour y ajouter une annexe, côté nord, servant d'abri au camion de pompiers. Une corniche à consoles avec pignon central orne la partie supérieure de la façade et ajoute un brin de fantaisie à l'austérité d'ensemble de la bâtisse. Un toit à deux versants a remplacé le toit plat d'origine. Le faîte est surmonté d'un chapeau de ventilation.



Inaugurée au sous-sol de l'église en 1960, la bibliothèque de Ripon a été hébergée un certain temps dans la grande salle de l'hôtel de ville. La collection était rangée sur des rayons à l'intérieur de grandes caisses sur roulettes qui, refermées, imitaient des livres.



Comité du
patrimoine
de Ripon

Source : Comité du patrimoine de Ripon (2020)
Voir sur le site www.patrimoineripon.ca l'emplacement des autres panneaux du patrimoine.

Ce panneau a été réalisé avec le soutien financier du Fonds culturel de la MRC de Papineau.

L'Institut des sciences de la forêt tempérée



Cette photo prise avec un grand-angle montre les deux ailes de l'ISFORT : à gauche, le nouveau pavillon construit en 2013 et à droite, l'ancien couvent inauguré en 1922.

Cette murale intérieure orne le hall d'entrée de l'édifice, dans l'ancien couvent. Elle a été réalisée par l'ébéniste Louis Montpellier, également entrepreneur responsable du parement extérieur en bois, à partir de rondelles de bois diverses essences de bois provenant d'anciens projets de recherche de l'Institut québécois d'aménagement de la forêt feuillue (l'IQAFF), le prédécesseur de l'ISFORT.



L'Institut des sciences de la forêt tempérée (ISFORT) a été créé en 2012 grâce à une entente de financement entre l'Université du Québec en Outaouais (UQO), le ministère de l'Éducation et de l'Enseignement supérieur (subvention de démarrage) et le ministère du Développement économique, de l'Innovation et de l'Exportation (subvention de rénovation et d'agrandissement des locaux). L'ISFORT est le fruit du partenariat privilégié qui existait depuis 2002 entre l'UQO et l'Institut québécois d'aménagement de la forêt feuillue (IQAFF), un organisme de recherche sans but lucratif fondé en 1989 par Pierre Moreau pour répondre aux besoins de recherche sur la forêt feuillue et les pins. Basé à l'origine à Messines (Québec), l'IQAFF s'est déplacé à Saint-André-Avellin en 1996, pour finalement s'établir à Ripon en 2003.

À la création de l'ISFORT, l'UQO se porte acquéreur du bâtiment et entame immédiatement des travaux de rénovation et de construction d'une nouvelle aile. Ces travaux mettent en valeur la bâtisse centenaire existante. Par exemple, le revêtement extérieur du nouveau pavillon est composé de lattes verticales en cèdre de l'Est, un bois qui grisonne avec le temps, donnant rapidement une allure plus ancienne à la nouvelle bâtisse. L'UQO a d'ailleurs reçu un prix d'excellence en 2014 du Centre d'expertise sur la construction commerciale en bois (Cecobois) pour ce revêtement extérieur. Différentes essences de bois de la forêt feuillue tempérée ont aussi été mises en valeur lors de ces travaux : la murale intérieure de l'entrée est composée de rondelles de bois provenant d'anciens projets de recherche de l'IQAFF; le revêtement mural intérieur est fait de contreplaqué de merisier russe; les écrans et plafonds intérieurs de merisier québécois; les planchers sont en érable et en merisier québécois et les marches des escaliers en chêne. Enfin, dans le but d'encourager la foresterie locale, les bureaux des professeurs sont faits d'érable provenant d'un propriétaire forestier de la municipalité de Ripon. Le résultat final agence bien le patrimoine historique à une allure moderne, ainsi qu'à des matériaux en lien avec le biome étudié par l'Institut.

L'ISFORT est le premier institut de recherche spécifiquement voué à l'étude de la forêt tempérée au Canada. Mettant à profit leurs diverses expertises, les chercheurs de l'ISFORT s'intéressent aux problématiques associées au fonctionnement des écosystèmes, à la caractérisation et au suivi des ressources naturelles ainsi qu'au développement d'approches novatrices pour la mise en valeur des ressources naturelles des forêts tempérées. La recherche à l'ISFORT favorise l'intégration entre les diverses disciplines scientifiques, se fondant notamment sur des principes de compagnonnage scientifique pour permettre à tous les acteurs du milieu forestier de participer à l'expérience scientifique.



Le nouveau pavillon contient un laboratoire pour les travaux des professeurs et étudiants de deuxième et de troisième cycle. Nombre d'entre eux sont des étudiants étrangers poursuivant leurs études à l'ISFORT.



Le bois a abondamment servi dans la rénovation de l'ancien couvent et la construction de l'annexe. Ici, un escalier dont les marches sont en chêne solide.

Marie Frappier-Grosleau, l'une de nos pionnières, se raconte



Malgré nos recherches, nous n'avons pu trouver de photos de Marie et de son époux David. Le couple étant pauvre, personne dans la famille ne pouvait se payer le luxe de se faire prendre en photo. Voici toutefois un rare cliché de l'une de ses filles, Aurélie, et de son époux, Amable Périard, pris vers 1902. Coll. Lucie Sabourin



Avec 14 enfants, Marie a eu une longue descendance, qui a essaimé non seulement dans la Petite-Nation, mais ailleurs au Québec, dans le reste du Canada, et même aux États-Unis. Profitant de la visite exceptionnelle d'un de ses frères vivant dans l'Ouest américain, Joseph Grosleau, un petit-fils de Marie et de David, a rassemblé la parenté pour immortaliser cette rencontre. La photo a été prise en 1915 par son fils Adolphe (en mortaise), sur la terre défrichée par David et Marie.

De gauche à droite – Derrière : Valérie Grosleau (fille de Joseph), Valentine Richer (épouse de Joseph), inconnu, Léa Grosleau, Florestine Grosleau (fille de Joseph), Gilbert Richer (frère de Valentine), Alice Desjardins (nièce de Joseph, fille de sa sœur Pulchérie Grosleau-Desjardins), Églantine Grosleau (fille de Joseph), Joseph Grosleau (fils de Pierre, l'aîné de Marie). Centre : Amable Périard (oncle de Joseph, époux d'Aurélié Grosleau), Napoléon Baune et Emma Grosleau-Baune (respectivement beau-frère et sœur de Joseph), Adélaré Grosleau (dit Edward, de Little Falls, dans l'État de Washington, frère de Joseph), son épouse Mary Gruenfeld (dit Greenfield). Devant : Idaise Grosleau (fille de Joseph), 2 inconnus, Adélaré Grosleau (fils de Joseph)



La rivière aura toujours été source de vivres pour la famille de Marie. Son petit-fils Joseph Périard, fils d'Amable et d'Aurélié Grosleau, revient d'une pêche fructueuse sur les bords du lac Grosleau en compagnie de son épouse, Anna Deschâtelets. Cette photo a été prise en 1918 par un arrière-petit-fils de Marie, Adolphe Grosleau. Coll. Réal Lavergne

Marie Frappier, née à Saint-Cuthbert le 30 octobre 1816, est décédée à Ripon le 10 avril 1902. Son mari David Grosleau, né, croit-on, en 1809 en un lieu indéterminé, est mort à Ripon en 1874.

Marie « aimait raconter aux jeunes gens qu'elle groupait souvent près d'elle, les difficultés quasi insurmontables qu'ils [le groupe de premiers colons de Ripon] eurent à traverser pour s'installer dans le canton. »

L'Ontario français, édition du 2 mai 1902

J'avais 18 ans en 1835 quand je me suis marié à David Grosleau, lui-même âgé de 26 ans, un homme fier et fort et travaillant, très travaillant. Il rêvait du jour où il pourrait quitter la seigneurie de la Petite-Nation et devenir un cultivateur autonome, pour ne plus être redevable à un seigneur et à son agent.

C'est pourquoi, quand il n'était pas retenu par les travaux sur notre terre de 120 acres, en partie défrichée, du lot 20 de la côte Saint-Joseph, il remontait la rivière de la Petite Nation en canot à la recherche d'une bonne terre à cultiver, riche à la fois en bois franc pour fabriquer de la potasse et en pins pour construire un chantier et une écurie.

Un jour, au printemps de 1846, il s'arrête sur la rive ouest d'un lac. Il avait trouvé son coin de paradis aux



L'un des chaudrons à potasse de David a traversé le temps... Il a été retrouvé sur son



David Grosleau avait jeté son dévolu sur un terrain aux abords de la Petite Nation peuplé de bois franc. Il savait qu'il pourrait en tirer quelques revenus en faisant bouillir, dans d'immenses chaudrons en fonte, la cendre des arbres brûlés pour la transformer en potasse. Source : Charles W. Jefferys, The Picture Gallery of Canadian History, Vol. II, p.222, 1945

limites nord de la seigneurie! Il s'installe sur deux lots du canton de Ripon, qui deviendront les lots 42 et 43 après le passage de l'arpenteur Édouard Leduc en 1851.

Dans son rapport d'arpentage, ce dernier note que David a déjà défriché 5 acres sur le lot 42 et 15 acres sur le lot 43. Mon mari avait abattu deux fois plus de besogne que les autres pionniers arrivés à la fin de l'année 1846 ou en 1847, soit les Hubert Séguin, Louis Brazeau, Paul Foucault et Pierre Marcoux.

Mais pour établir sa potasserie, David doit s'équiper : il contracte une obligation auprès du marchand Stephen Tucker de Papineauville le 22 septembre 1846 pour acheter 2 chaudières à potasse et 1 jeu de cuves. En 1851, il a produit 6 quarts* de potasse. Il fallait beaucoup de cendre pour produire une petite quantité de potasse.

Pour ce travail, dès 1846, mon homme était aidé de nos deux petits hommes, Pierre et Michel, déjà très vaillants du haut de leurs 10 et 8 ans. L'ébranchage était l'une des nombreuses petites tâches qui leur étaient réservées pour aider David. Je ne peux m'empêcher de chanter une chanson connue, en l'adaptant à mon fils Pierre.

Pierre prend sa serpe, au bois il s'en va
Faisait grand' froidure, le nez lui gela
Ah! quel dommage, quel dommage mon Pierre
Ah quel dommage!

Il arrivait aussi que mes frères montent l'aider, soit Joseph (marié à Angélique Castonguay dit Sabourin), Elzéar (marié à Adèle Saint-Denis dit Birabin), Prospère (marié à Adèle Grignon) et Louis (marié à Anastasie Cayer), ainsi que les époux de mes trois sœurs, François Vadenais marié à Marguerite, Hyacinthe Sauvée marié à Catherine, et Hubert Sabourin marié à Flavie.

Tous ces bras vaillants expliquent sans doute pourquoi mon David avait plus d'acres défrichés que les autres pionniers. Malgré ce dur labeur pour

quelques quarts de potasse, la dette devenait presque impossible à rembourser. Le seigneur et ses serviteurs s'enrichissaient, alors qu'on s'appauvissait.

Au cours de l'année 1848, pendant que David défriche les nouveaux lots avec nos aînés et bâtit son chantier, je demeure toujours sur la ferme de la côte Saint-Joseph avec les plus jeunes : Aurélie, 8 ans, Délima, 5 ans, Joseph, 4 ans, Marie-Adèle, 2 ans, et la p'tite dernière, Marie, 1 an.

Quand David monte au lac, je peux compter sur mes frères et sœurs, nos voisins, pour de l'aide, en particulier Louis et son épouse Anastasie, qui restent avec moi. Ce sont eux qui vont racheter nos biens – la terre, la maison pièces sur pièces et la grange – par acte notarié auprès du notaire François-Samuel Mackay le 30 décembre de cette année-là.

Le voyage pour installer toute la famille dans le canton de Ripon se fera à l'hiver 1849 en traîneaux tirés par les chevaux, avec un bon coup de main de mes frères. Heureusement, la distance pouvait nous permettre de réaliser le déménagement de clarté! Sur le bord du lac ne s'élèvent encore qu'une grossière mesure, le « chantier », et une écurie. La construction d'une maison et d'une grange suivra plusieurs années après.

Vous comprendrez que le père de David, Pierre, de même que ses frères ne sont pas présents lors de ces déplacements. D'abord, ils demeurent loin dans la seigneurie, sur la côte du Front, et ils savent bien que nous avons assez d'aide.

Je suis heureuse de me retrouver dans ce nouvel endroit. La vue sur le lac est magnifique, surtout au lever et au coucher du soleil. Mais il me manque la proximité de mes frères et sœurs, et la séparation d'avec ma mère, Marguerite née Fafard, m'attriste beaucoup. Je la voyais souvent sur la côte Saint-Joseph puisqu'elle habitait avec mon frère Elzéar et son épouse Adèle sur le lot voisin. Décédée le 20 mai 1858, elle est inhumée dans le cimetière de Saint-André-Avellin.

Cela dit, ma petite famille et mes journées de travail sont la source de mon bonheur quotidien. Je ne suis jamais allée à l'école et parfois je le regrette, mais ma maison est une école pour mes filles. Dehors, les garçons suivent l'école de leur père, quoiqu'ils profitent également de mon enseignement.



Comité du patrimoine de Ripon

Rédaction : François-Régis Soucy
Révision : Marthe Lemery
Graphisme : Claude Lamarche
Installation : Yvon Lavergne et Municipalité de Ripon

Les responsables du projet souhaitent remercier les personnes suivantes pour leur précieuse collaboration : Claude Larouche, Daniel Lavergne, Réal Lavergne, Ghislain Sabourin, Lucie Sabourin, Jacynthe Thibaudeau.

Pour en apprendre davantage sur l'histoire de Marie Frappier, consultez en ligne l'article paru dans l'Écho des montagnes, le bulletin du Comité du patrimoine de Ripon, en juin 2019. Ce panneau est une réalisation du Comité du patrimoine de Ripon (2021) www.patrimoineripon.ca

*Un quart de boisseau équivalait à un peu plus de 3 litres. Selon une donnée de 1871, un quart de potasse rapportait environ 30 \$.

François-Régis Soucy